# LETTRE

AU

# TIMES.

# LETTRE AU **TIMES**.

# AVERTISSEMENT.

LE TIMES, du 16 février, a publié une correspondance du Rio de la Plata, renfermant des allégations contraires à la vérité. Une réfutation avait été immédiatement envoyée au TIMES, qui en a refusé l'insertion. Alors, il a été nécessaire, pendant que l'on adressait la réponse à d'autres journaux, de faire imprimer, à part et en dehors de la presse quotidienne, la réclamation adressée au journal anglais. Il fallait mettre le public à même de prononcer entre le pamphlétaire et les hommes qu'il a lâchement insultés dans un écrit anonyme.

Paris, le 20 Février 1852.

# A M. LE RÉDACTEUR EN CHEF

## DU

# JOURNAL **LE TIMES**,

## A LONDRES.

MONSIEUR,

Dans votre numéro du 16 courant, se trouve insérée une correspondance du Rio de la Plata, qui a été reproduite par un journal de Paris, et qui, aux récits les plus absurdes sur la position du tyran de Buénos-Ayres, ajoute une foule de basses calomnies contre les puissances qui défendent la liberté et la civilisation, et combattent ce tyran mille fois infâme.

Si ces calomnies avaient été mises au jour par un de ces journaux que la corruption a rangés sous la bannière du tyran de la Plata, j'aurais dédaigné de leur répondre; le temps est passé où ces calomnies pouvaient tromper leurs lecteurs, et

aujourd'hui marqués au front par le mépris public, s'il y a quelque chose qui puisse honorer, c'est l'insulte que vous jettent, dans leurs écrits, ces pamphlétaires salariés.

Mais ce que publie votre journal n'est pas dans cette catégorie. Le TIMES jouit dans tout le monde d'un crédit mérité, aussi est-ce pour moi un important devoir de confondre le misérable, qui, se cachant sous l'irresponsabilité de l'anonyme, et surprenant votre bonne foi, s'est servi de vos colonnes pour prodiguer l'insulte et la calomnie à la cause que je représente en Europe.

Votre correspondant dit « *que le général Urquiza s'est vu contraint » de faire massacrer, pour les contenir, les soldats Argentins qui » avaient fait partie de l'armée d'Oribe.* »

Il dit « *que les marins du Brésil, en remontant le Parana, se sont » conduits avec couardise.* »

Il dit que « *l'État Oriental est devenu le vassal de l'empire Brési- » lien.* »

Tout cela est faux, est absurde, et comme je l'ai déjà dit, une de ces calomnies auxquelles les dignes amis du tyran de Buénos-Ayres ont depuis si longtemps habitué l'Europe.

Lisez, Monsieur, les journaux du Brésil, de Montevideo, de tous les peuples enfin que ne courbe pas la main de fer du *Restaurateur*; étudiez les événements qui se déroulent dans la Plata, depuis que le général Urquiza a jeté, le 3 avril, le cri

de Liberté; dans ces journaux, dans ces événements vous rencontrerez la meilleure garantie de mon assertion, et vous serez assuré que **la correspondance que vous avez acceptée, ne renferme pas une seule ligne qui ne soit un mensonge.**

Le général Urquiza que les peuples de la Plata, pleins d'enthousiasme, saluent comme leur libérateur, le général Urquiza que l'histoire placera avec justice au rang de ceux qui ont bien mérité de l'humanité, le général Urquiza, dis-je, a donné la liberté à l'État Oriental, sans que pour renverser les obstacles qui lui étaient opposés, il ait eu à ordonner une seule exécution. Pendant le cours de sa glorieuse campagne, quelques-uns de ses ennemis les plus acharnés sont tombés en son pouvoir, ils vivent aujourd'hui pour proclamer la générosité du général Urquiza.

Maître de l'armée ennemie arbitre de la situation, le général Urquiza a terminé sa rapide et glorieuse campagne dans l'État Oriental, par un triomphe qui, pour la première fois dans le monde, n'a pas coûté une seule goutte de sang, imposé un exil, ni causé un seul préjudice à personne.

A peine les troupes que commandait Oribe, furent-elles sous les ordres du général Urquiza, que celui-ci, les faisant camper loin de ses soldats, alla planter au milieu d'elles sa tente de guerre. Ce fut au milieu d'elles, qu'il franchit la distance de Montevideo au Parana, ne conservant pas auprès de lui un seul escadron de ceux qui appartenaient à l'Entre-Rios, et pendant ce trajet la noble confiance du général a été payée par la franche adhésion des soldats Argentins. Et cela se comprend :

Les soldats argentins qui accompagnaient le général Urquiza l'avaient vu combattre souvent dans leurs rangs; ils avaient triomphé quelquefois sous ses ordres, et certainement, placés entre le général Urquiza, soldat plein de courage, et, Rosas, lâche tyran étranger aux champs de bataille, il est assuré que les soldats Argentins ayant à opter entre le héros et le bourreau , ne pouvaient hésiter.

Il faut ne pas connaître le soldat pour supposer que ses affections puissent appartenir à celui qui n'a du soldat que l'uniforme, et qui a gagné ses épaulettes dans la fange des discordes civiles. Et tel est Rosas pour tous ceux qui le connaissent, et qui ne lui ont pas vendu leurs opinions et leur conscience.

A la tête de ses soldats Argentins, d'une division Orientale, d'une autre de Brésiliens, et des forces d'Entre-Rios et de Corrientes, à la tête d'une armée qui, par son nombre, sa discipline, sa composition et son équipement, n'a jamais eu d'égale dans l'Amérique du Sud, à la tête d'une telle armée, je le répète, le général Urquiza a posé le pied sur la rive occidentale du Parana, depuis le 20 décembre, et dans les jours écoulés jusqu'au 1er janvier, époque des dernières nouvelles reçues de son quartier général, les résultats obtenus par lui ont été les suivants :

« *L'armée avec laquelle Rosas courrait la province de Santa-Fé s'est*
» *dissoute, la division du colonel Vicente Gonsalez, autrefois célèbre*
» *par son dévouement à Rosas, s'est réunie en masse à l'armée libéra-*
» *trice.*

» *Les troupes des colonels José Antonio Fernandez et Mathias Diaz,*
» *des commandants Comas et Luis Heruandez sont venues s'unir aux*
» *forces du général Urquiza aux cris de* A BAS LE TYRAN ; *et mar-*
» *chant comme avant-garde de l'armée libératrice, ont franchi l'*ARR-
» ROYO DEL MEDIO, *frontière de Buénos-Ayres.*

» *A la vue de cette avant-garde, le commandant Maroto et le régi-*
» *ment sous ses ordres ont abandonné la bannière de Rosas, ce qui fait*
» *qu'à la date du 1*er *janvier, quatre mille soldats du tyran grossissaient*
» *les rangs des libérateurs.* »

» *Dans l'armée de Santa-Fé, deux cents hommes au plus, n'ont pas*
» *imité cet exemple. Partagés en deux groupes, ils ont gagné, les uns,*
» *la route de Buénos-Ayres, sous la conduite de* Santa-Coloma, *pen-*
» *dant que les autres fuyaient sur Cordova avec le général* Echagüe
» *qui, ayant trouvé le chemin coupé, n'a pas pu suivre la même direc-*
» *tion.*

» *A la date indiquée, toute la province de Santa-Fé s'était prononcée*
» *contre le tyran, ainsi qu'une grande partie de la campagne au nord*
» *de Buénos-Ayres. Le général* Mansilla *avait dû enclouer une partie*
» *de son artillerie et se retirer sur* Arrecifes *avec le tiers, au plus, des*
» *soldats qu'il commandait...... Enfin,* en onze jours, le
» général Urquiza sans brûler une amorce,
» était maître de la moitié du territoire qu'il
» se proposait d'occuper. . . . »

Tel est le récit exact fourni par les documents officiels que l'Europe a reçus et que la presse américaine a annoncés, comme elle a raconté, en y applaudissant, les actes de modération et de magnanimité, par lesquels le général Urquiza s'est illustré dans cette nouvelle campagne.

Le frère du général *Echagüe*, le major *Garmendia* et quelques autres, signalés par leur dévouement à Rosas, sont tombés au pouvoir du vainqueur; celui-ci les a renvoyés dans leurs familles. Partout où arrive l'armée libératrice, les haines s'effacent, l'empire des lois s'établit et l'ère de la liberté commence. C'est que le général Urquiza, paraissant comme un ange de paix, proclame l'oubli des mauvaises passions et la fin du règne de l'arbitraire.

Son épée ne menace que le tyran, parce qu'il sait qu'on doit imputer au tyran seul les crimes, les excès de l'époque à laquelle Rosas aura la triste fortune de donner son nom.

En suivant cette ligne de conduite, le général Urquiza se voit saluer avec enthousiasme et respect sur les deux rives de la Plata. Pour trouver l'expression d'autres sentiments vis-à-vis du général, il faut recourir aux pamphlets que quelques vils mercenaires élaborent dans les antichambres de Rosas, c'est-à-dire à la *Gazette Mercantile* et au *British-Packet* qui le dispute à son émule en honteuse célébrité.

Si l'auteur de la correspondance, de laquelle je m'occupe, se fût nommé, je suis certain qu'il nous eût révélé un nom digne de figurer parmi ceux de semblables folliculaires.

S'il se fût nommé, je suis encore plus certain qu'il n'eût pas osé lancer contre la marine brésilienne la lâche insulte que renferme sa lettre.

Une telle insulte, il est vrai, ne peut exciter que le plus profond mépris, parce que le mépris est le seul sentiment que puisse inspirer celui qui s'abrite sous le voile de l'anonyme, pour attaquer la réputation d'autrui; malgré cette conviction, je tiens à répéter que l'auteur de la corres-

pondance ment effrontément dans ce qu'il dit de la marine brésilienne.

La marine impériale compte peu d'années d'existence, mais elle s'est fait avantageusement connaître par son honneur et son instruction.

Il n'y a pas longtemps, sur les mers du vieux continent, en présence de vaisseaux de guerre européens, il s'agissait de sauver quelques centaines d'émigrants, dont le navire était incendié ; un steamer brésilien se distingua d'une manière remarquable et mérita les applaudissements des autorités de la Grande-Bretagne et des marins anglais.

Chacun sait, au reste, combien la consolidation de l'Empire doit au courage, à la science et à l'activité de la marine brésilienne.

Ces qualités ne se sont pas démenties pendant la guerre contre Rosas. Avant l'engagement de la lutte, les séides du tyran affirmaient que les rives du Parana, couronnées d'artillerie, ne verraient pas flotter le pavillon impérial. L'escadre brésilienne a répondu à cette forfanterie, en sillonnant en tous sens les eaux du Parana, comme l'avaient fait, en 1846, les escadres anglo-françaises.

Le fait qui a donné lieu à l'INFAME INSULTE que je relève, est le suivant. Tout le monde le connaît, et le *Bulletin* n° 2 de l'Armée libératrice le rapporte en ces termes :

« *Le 17 du courant, une division de l'escadre brésilienne, aux ordres de l'amiral Graenfells, défilait devant cette forte position gardée par douze pièces d'artillerie et deux mille fantassins.*

» *Cette division navale se composait :*

» *Du vapeur* Affonso, *armé de deux pièces de* 68 *et de quatre de* 32. *Ce navire portait le bataillon n°* 8 *et remorquait la corvette à voiles* Dona Francisca *de quatorze canons de* 30.

» *Du vapeur* Pedro II, *ayant à bord le bataillon n°* 13, *portant des pièces du même calibre que l'*Affonso *et ayant à la remorque la corvette l'*Union *de huit canons de* 30.

» *Du vapeur le* Recife, *ayant à la remorque le brick* Caliope *et portant ensemble seize canons de* 30.

» *Enfin du vapeur* Don Pedro, *marchant en dehors de la ligne et à côté de l'*Affonso *qui tenait la droite.*

» *A hauteur de la troisième pièce des fortifications* del Tonelero, *celles-ci ouvrirent un feu très vif de boulets rouges et de fusillade, auquel l'escadre répondit par un autre plus meurtrier et plus nourri de mitraille, de boulets et de mousqueterie, qui déconcerta pour un moment les assaillants. Pendant cinquante minutes, cinq cents coups de canon s'échangèrent, sans que le jet des boulets rouges produisît d'autre effet que celui de tuer quatre hommes, d'en blesser trois dans l'escadre et de laisser quatre boulets dans les flancs des navires.* »

Dans cette escarmouche, la marine brésilienne a rempli le but qu'elle se proposait. Elle a forcé le passage du *Tonelero*, rendant à l'ennemi boulet pour boulet, sang pour sang, et l'attaque des soldats de Rosas n'a pas retardé d'une minute la marche de l'escadre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . Eh bien! il s'est trouvé un correspondant anonyme pour écrire que dans cette action, les marins brésiliens avaient fait preuve de couardise.

Comment cela nous surprendrait-il de la part des hommes

de Rosas? Le mensonge n'a-t-il pas été toujours l'arme favorite du tyran?

Après cette escarmouche, nous voyons le général Mansilla adresser un rapport emphatique, un bulletin de victoire, et cela au moment où l'abandon de la position qu'il occupait et la perte de plusieurs lieues de terrain sont la conséquence de ce triomphe. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . Aujourd'hui, on ne peut bien expliquer ce que publient les journaux de Buénos-Ayres que de la façon suivante :

« *Le général Urquiza fuit en poursuivant nos troupes.—Notre armée victorieuse avance en battant en retraite.* »

En vérité, ce qui s'imprime à Buénos-Ayres, ne peut être pris au sérieux que par ceux qui ont un intérêt pour le faire.

L'auteur de la correspondance doit appartenir à cette dernière catégorie, quand il trouve l'État Oriental vassal du Brésil, quand il gémit sur les dangers dont l'Empire menace l'indépendance Orientale. Quiconque connaît la logique suivie par les hommes de Rosas et les motifs de leur haine contre le Brésil, trouvera naturelle cette assertion du correspondant de votre journal.

Pour les dialecticiens rosistes, le dictateur, en voyant une armée conquérir et ruiner le pays, était le défenseur de l'indépendance Orientale; et le Brésil, employant ses troupes à donner la liberté à la République, son trésor à faire disparaître les ruines amoncelées par l'invasion, est l'ennemi de cette indépendance.

Que néanmoins l'auteur de la correspondance se tranquillise

sur notre liberté ; qu'il se tranquillise, avec le souvenir des dix années qui viennent de s'écouler, pendant lesquelles le pouvoir et la fortune de Rosas se sont brisées quand il a follement tenté de nous asservir. Les torrents de sang inutilement répandus par lui, le trésor de la République Argentine inutilement prodigué et l'agonie de sa formidable puissance, sont des preuves certaines qu'il n'est pas facile de nous arracher notre indépendance.

Une telle pensée d'ailleurs ne pouvait entrer que dans l'esprit de Rosas. Le gouvernement du Brésil, ceux qui remplaceront le tyran à la tête de la République Argentine, ne peuvent méconnaître que l'indépendance de l'Etat Oriental est une nécessité politique pour notre continent.

Pénétrés de cette idée, le général Urquiza et l'Empire ont fait les plus généreux sacrifices pour sauver cette indépendance, au maintien de laquelle IL N'EST PAS UN ORIENTAL QUI NE SOIT PRÊT A SACRIFIER SA VIE.

Tous les Orientaux sont d'accord sur ce point.

La défense de Montevideo est la profession de foi politique du parti *Rouge* (*colorado*). L'abandon du général Oribe par les siens, dès qu'il fut évident que son union avec Rosas compromettait notre nationalité, est la profession de foi politique du parti blanc (*blanco*).

J'ignore, si un jour se réalisera la pensée grandiose de la fusion parmi le peuple de l'Uruguay ; mais je sais que **le jour où l'étranger menacera l'indépendance nationale, *Blancs* et *Rouges* se rencontreront réunis au devant de l'étranger pour le combattre.**

A ce sujet, un journal de Montevideo du 12 décembre insère une lettre du lieutenant-colonel Moreno. Cet officier, l'un des chefs les plus distingués du parti *Blanc*, répond à un journaliste, qui dénonce certaines manœuvres de Rosas tendant à désunir le pays et à attenter une autre fois à sa liberté.

Voici un passage de cette lettre :

« ..... *Ceux qui* s'appelaient Blancs, *ces citoyens établis du Cardal au Cuaraïm et de la Colonia au Yaguaron, veulent* la paix, les lois et l'indépendance. *Ils repoussent toute domination étrangère, qu'elle vienne du général Rosas, ou du gouvernement du Brésil.* ILS NE LA CRAIGNENT PAS !

1° *Parce qu'ils savent que le général Rosas n'a pas les éléments nécessaires pour nous faire la guerre, et que le Brésil ne couve pas de semblables prétentions.*

2° *Parce que le sentiment de l'indépendance est gravé dans tous les cœurs Orientaux, soit que leur devise soit blanche, soit que leur bannière soit rouge.*

3° *Parce que l'aspiration vers la fusion est générale, chez tous les bons citoyens du pays, quel que soit le parti politique auquel ils aient appartenu.*

*4° Parce que le pouvoir militaire de la République est intact, et que si par malheur notre indépendance était menacée, si l'on voulait tromper les espérances de la nation en niant sa constitution, et un gouvernement sorti de la volonté populaire, ou si l'on élevait le drapeau de l'anarchie, le rédacteur* du Commerce *verrait que le Pays aurait à l'instant une armée nombreuse et aguerrie, capable de défendre ses droits.*

Ces paroles disent bien si le pays souffre le vasselage de personne, elles disent s'il y a disposition de sa part à souffrir la conquête ou quelque chose qui y ressemble.

Que l'auteur de la correspondance cesse donc ses lamentations sur notre sort. Qu'il soit tranquille, et assuré que l'indépendance Orientale, avec la chute de Rosas, aura perdu , non son seul danger, mais son seul ennemi.

Quant au reste, M. le Rédacteur, je laisse le champ libre à l'auteur de la correspondance, ainsi qu'à tous les autres séides de Rosas en Europe, pour peindre leur patron dans une position avantageuse. Les événements répondront bientôt à leurs calculs, à leurs écrits, à leurs paroles. Nous ne sommes pas éloignés du jour où arrivera le steamer de Mars, par lui nous recevrons certainement la nouvelle que le tyran arrive en Europe, ou se réfugie dans l'Amérique du Nord pour y cacher sa honte.

Ce paquebot apportera cette nouvelle, parce que sa lâcheté, pleine de ruse, lui saura faire éviter le poignard de la haine individuelle, et que, misérable et tremblant, il évitera de se placer

à l'endroit où une balle ennemie l'atteignant, lui ferait expier ses crimes.

Donc, attendons, et dans peu de jours l'Europe saura pratiquement à quoi s'en tenir sur le pouvoir du tyran de Buénos-Ayres, sur la dignité de son caractère, et son courage comme homme politique et comme soldat.

Agréez, MONSIEUR LE RÉDACTEUR, etc.,

**M. PACHECO Y OBES.**



Impr. de Mme de Lacombe, r. d'Enghien, 14.



Imp. de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

